

nous aideroient à trouver quelque trefor, ou une habitation plus grande que la leur; mais ils furent tout ce jour-là de si mauvaife humeur, que nous ne pûmes rien ſçavoir d'eux.

Nous continuâmes à marcher de la forte, ſuivant les traces des Indiens que nous trouvions çà & là, juſqu'à ce qu'il fût prefque nuit, que nous rencontrâmes une douzaine de cafes où il y avoit environ vingt perſonnes; tant hommes que femmes & enfans, de qui nous prîmes quelques arcs & des fleches, & nous y trouvâmes auffi une afſez bonne quantité de palmites, de poiſſon, & de venaiſon, avec quoi nous nous rafraîchîmes.

Ils nous dirent qu'à deux journées de là il y avoit un grand village, ce qui nous obligea de faire bonne garde toute la nuit.

Je me trouvai malade & fatigué en ce lieu-là, auffi bien que quelques autres de notre compagnie; & le lendemain il me fut impoſſible de paſſer plus outre, ce qui nous fit reſoudre à nous camper en cet endroit-là, & d'envoyer quelques Indiens & Eſpagnols pour découvrir le pays.

Ils trouverent encore quelques cabannes, & des champs ſemez de mahis, de chilé, de faſeols, & de coton; mais tous les habitans s'en étoient fuis.

CHA-



## CHAPITRE XIX.

*L'Auteur continue la Relation de ſon Voyage.*

**N**Os gens étant retournez nous donnerent envie de paſſer outre, par le récit qu'ils nous firent de la beauté du païs; mais ils nous avertirent auffi de nous tenir bien ſur nos gardes, parce que la fuite des Indiens étoit une marque que tout le païs étoit averti de nôtre venue.

Le lendemain nous fîmes deſſein de nous avancer juſqu'à cette habitation que nos gens avoient vûe, parce que c'étoit un lieu plus découvert, & plus propre pour connoître les dangers qui nous pourroient menacer.

Toutes ces habitations ſont ſituées proche de la riviere, ou le Soleil étoit ſi chaud que cela nous cauſa la fièvre, & le flux de ventre parmi nos gens.

Tout las & fatigué que j'étois je ne laiſſai pas d'aller avec les autres; mais ce ne fut pas ſans me repentir de ce que je m'étois engagé à ce voyage & d'aller à pied, commençant d'appréhender qu'il ne nous arrivât quelque malheur inopiné, parce que les Indiens étoient avertis de nôtre venue.

Les priſonniers que nous avions commencerent à ſe familiarifer avec nous, & nous dirent que par fois ils trouvoient de l'or en cet-

cette riviere-là , & que plus avant dans le païs il y avoit un grand lac , autour duquel habitoient un grand nombre d'Indiens qui étoient vaillans & adroits à se servir de l'arc & des fleches.

L'espérance de trouver de l'or donnoit du courage aux uns ; mais la crainte d'avoir affaire à cette multitude d'Indiens , fit que les autres eussent bien voulu être hors de ces bois & de ces lieux inconnus , & commencerent à murmurer contre Moran qui les avoit engagez dans ce grand péril.

Comme la nuit fut venuë je m'en allai coucher comme firent aussi les autres Espagnols qui étoient malades , les uns sur la terre , & d'autres avec moi en des *hamacs* , qui sont des lits de rezeau qu'on attache à deux pieux ou à deux arbres , & qui pendent en l'air , où par le moindre mouvement du corps l'on se berse de côté & d'autre , & l'on s'y endort aussi doucement que dans un berceau.

Je me reposai donc jusqu'à environ minuit , que les sentinelles donnèrent l'alarme , & nous avertirent que les ennemis approchoient , & qu'on croyoit qu'il y avoit plus de mille hommes.

Ils s'aprocherent de nous comme des desesperés ; mais lors qu'ils virent qu'ils étoient découverts , qu'ils entendirent le son de nos tambours , & qu'ils ouïrent tirer nos fusils & nos mousquets , ils se mirent à heuler & à faire des cris si épouvantables , que tout tremblant de la fièvre je fuyois encore de crainte & de frayer.

Mais Moran qui vint se confesser à moi ,  
&

& se préparer à la mort ou à recevoir quelque blessure mortelle , me consola , me disant que je ne devois rien craindre , que j'eusse à me tenir en repos ne leur pouvant servir de rien en l'état où j'étois , que le péril étoit moindre que je ne croyois , parce que nos soldats s'étoient placez tout autour de moi ; de sorte que ces infidèles ne pouvoient entrer par aucun endroit au lieu où j'étois , & que nous ne pouvions pas nous enfuir sans courir tous risque de la vie.

Le combat ne dura pas plus d'une heure ; car les ennemis après cela prirent la fuite : nous en primes dix , & le lendemain matin nous en trouvâmes treize de morts sur la terre ; il y en eut aussi cinq des nôtres qui furent blesez , dont l'un mourut le lendemain.

Le matin nos soldats se mutinerent , témoignant qu'ils avoient dessein de s'en retourner , parce qu'ils craignoient encore une attaque plus forte & plus dangereuse que celle-là ; la nuit ou le jour suivant.

Car quelques-uns des Indiens que nous avions pris , leur dirent nettement que si nous ne nous en retournions pas , nous étions assurés d'avoir six ou sept mille Indiens sur les bras.

De plus , qu'ils sçavoient bien que les Espagnols possédoient tout ce païs-là à la réserve de ce petit canton où ils demeuroient , & dont ils vouloient jouir en paix sans avoir rien à démêler avec nous ; mais que si nous voulions voir leur païs & y passer comme amis , qu'ils nous y laisseroient aller sans nous faire aucun mal.

Mais que si nous venions pour les combat-  
tre

tre, & pour les rendre esclaves, comme nous avons fait leurs voisins, qu'ils étoient tous résolus de mourir en combattant plutôt que de se rendre.

Ces paroles là mirent la division entre nos soldats. Car les uns étoient d'avis avec Moran d'éprouver les Indiens & de passer paisiblement au travers de leur país, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à quelque village de Jucatan. Il y en avoit d'autres qui vouloient qu'on allât combattre les Indiens; & d'autres qui s'en vouloient retourner, parce qu'ils n'étoient pas assez forts pour résister à tant de gens qu'il y avoit dans le país. Mais l'on ne conclut rien ce jour-là, parce qu'on ne pouvoit pas décamper à cause des malades & des bleffez.

De maniere que nous y demeurâmes cette nuit-là, pendant laquelle environ à la même heure que la précédente, les ennemis vinrent nous attaquer pour une seconde fois, mais comme ils virent que nous étions sur nos gardes en les attendant, ils prirent bientôt la fuite.

Le matin nous prîmes la résolution de nous en retourner, & Moran envoya dire aux Indiens que s'ils le vouloient laisser passer dans leur país paisiblement pour découvrir les terres de Jucatan, que dans peu de mois il reviendrait les trouver, n'ayant qu'une demi-douzaine d'Indiens avec lui, & leur confieroit sa vie, sachant bien que s'ils lui faisoient tort, tous les Espagnols des environs s'armeroient contre eux & les extermineroient tous.

A quoi ils firent réponse que s'il venoit  
avec

avec le petit nombre d'Indiens qu'il leur avoit mandé, il seroit le bien venu, & qu'ils le traiteroient amiablement avec ceux de sa suite, ce que Moran & eux accomplirent depuis fort exactement l'année suivante.

En cette maniere nous commençâmes à nous en retourner dès ce jour-là, par le même chemin que nous étions venus, & je commençai aussi à me mieux porter, & ma fièvre me laissa.

Nous emmenâmes avec nous quelques-uns de ces enfans que nous avions pris, afin de les présenter au Président de Guatimala.

Lors que nous fûmes arrivés à Coban, le Prieur Moran crût qu'il rendroit un grand service à Dieu, s'il battoit ces petits enfans, disant qu'ils pouvoient devenir saints, & qu'à l'avenir leurs prieres pourroient avoir assez d'efficace pour convertir leurs parens, & tous les autres habitans du país à la Religion Chrétienne.

Quoi que je m'y oposasse, lui disant qu'il faisoit auparavant les instruire dans les articles de la foi, pour les rendre fidèles & capables de recevoir le Sacrement de Batême, & ne pas faire comme faisoient les Religieux du tems de Cortez, qui se contentoient de faire mener les Indiens aux rivières, & de leur jeter un peu d'eau sur le visage en faisant le signe de la Croix, sans aucune instruction précédente.

Il se résolut de les bâtiser, & les ayant bâtisez & imposé des noms de Chrétiens, il les fit bien habiller, & les envoya au Président de Guatimala qui commanda qu'on

les nourrit, & qu'on les instruisit dans le Convent des Religieux de l'Ordre de S. Dominique.

Je demeurai après cela quelque tems dans Coban & dans les villages qui sont aux environs jusqu'au tems que les navires aborderent au Golphe, où je fus avec Moran pour acheter des vins, de l'huile, du fer, du drap, & les autres choses qui étoient nécessaires au Convent.

Et comme il s'y trouva aussi une fregate qui étoit prête à partir pour aller à Truxillo, où Moran avoit quelques affaires qui l'y appelloient, je m'embarquai avec lui.

Nous ne demeurâmes pas plus de huit jours en ce port-là qui est foible & sans résistance, comme il paroît par la facilité avec laquelle les Anglois & les Hollandois l'ont pris; mais après ce tems-là nous nous résolûmes de nous en retourner par terre à Guatimala, & de passer par le país de Comayagua qu'on appelle communément les Hondures.

Ce país-là est plein de bois & de montagnes, fort mauvais & incommode aux voyageurs, & de plus fort pauvre: car il n'y a point d'autres marchandises que des cuirs, de la casse, & de la salsépareille.

De plus ils ont si peu de pain, qu'autour de Truxillo ils sont obligez de se servir de cassave, qui est une racine qui étrangle presque les personnes en la mangeant quand elle est sèche; c'est pourquoi on la trempe dans du bouillon, de l'eau, du vin, ou du chocolate, afin qu'elle soit plus facile à avaler.

Dans

Dans le pays & particulièrement autour de la ville de Comayagua qui est le lieu de l'Evêché, quoi que le lieu soit petit, & qu'il n'y ait pas plus de cinq cens habitans, il s'y trouve une plus grande quantité de mahis, à cause qu'il y a un plus grand nombre d'Indiens qui se sont rassemblez, & qui demeurent en plusieurs villages grands & petits.

Je trouvai que ce pays-là étoit le plus pauvre de toute l'Amérique: l'endroit le plus sain, & où il fait meilleur vivre, est la vallée qu'on nomme *Gracias à Dios*, où il y a quelques riches fermes de bétail & de froment.

Mais parce qu'elle est aussi proche de Guatimala que de Comayagua; & que les chemins sont beaucoup plus commodes du côté de Guatimala que de l'autre, cela fait que la plupart de ce bled est transporté à Guatimala, & dans les villages circonvoisins, plutôt qu'à Comayagua ou à Truxillo.

De Truxillo à Guatimala il y a environ quatre-vingt ou cent lieuës, & quoi que ce pays-là soit assez stérile, nous fîmes pourtant ce voyage-là sans manquer de guides ni de vivres, parce que les pauvres Indiens n'épargnoient rien pour nous servir, soit de leurs personnes, soit de leurs biens, & ne trouvoient rien de trop bon pour nous en faire présent.

Nous retournâmes de la sorte à Guatimala, où nous fûmes reçûs avec grande joye par les Religieux: Le Président nous donna aussi une récompense considérable, & par toute la ville l'on nous appelloit de vrais Apôtres, parce que nous avions hazardé notre

M 2

vic

vie pour aller chercher ces Payens, que nous avions ouvert le chemin à leur conversion, trouve le lieu de leur principale habitation, & que nous avions aussi envoyé devant nous ces enfans qui servoient d'un témoignage évident de la peine que nous avions prise.

Moran étoit si enflé de gloire des faveurs qu'il recevoit du Président, & des applaudissemens du peuple, qu'il se résolut de hazarder encore une fois sa vie, & suivant le traité qu'il avoit fait avec ces Indiens idolâtres, de passer paisiblement par leur pays avec une demi douzaine d'Indiens.

Il eut bien voulu que j'eusse été encore avec lui, mais je craignois que ces Barbares ne se mutinassent contre nous, à cause de ces enfans que nous avions emmenez; & de plus le pays ne me plaisoit pas, parce qu'il paroïssoit pauvre, & que je n'y voyois pas de lieu où je pusse amasser un fonds suffisant pour retourner en Angleterre, qui étoit mon principal dessein.

C'est pourquoi je me résolus de quitter mon ami Moran, & d'abandonner toutes ces nouvelles découvertes d'infidèles, & ces sortes d'entreprises difficiles, où ma vie & ma santé couroient beaucoup de hazard, sans autre utilité qu'un peu de crédit & de vaine gloire en ce pays-là.

CHA-



## CHAPITRE XX.

*Comme j'appris la Langue des Indiens, & ce qui m'arriva de plus remarquable pendant le séjour que je fis parmi eux; avec un détail particulier de ce en quoi consiste le revenu des Curez de ces pays-là.*

**A**près avoir renoncé aux nouvelles découvertes par les raisons que j'en ai dites, je crus que je ne pouvois mieux faire que d'employer mon tems à apprendre quelque'un des Langages Indiens aux environs de Guatimala, où je considérai la richesse des villages & la bonne volonté des Indiens, à supléer aux necessitez de leurs Curez, & finalement leur ignorance en quelques articles de la foi, où je crus que je les pouvois instruire en leur enseignant une doctrine solide, & en leur prêchant Jesus-Christ crucifié comme l'Auteur de leur salut.

J'avois une si grande confiance en mes amis, que je savois bien qu'il ne me seroit pas bien difficile de choisir tel lieu que je voudrois autour de Guatimala, où je pourrois disposer les choses nécessaires pour retourner en Angleterre, & pour écrire en Espagne, d'où je pouvois avoir réponse tous